

ETUDE SOCIOCRIQUE DE *L'ENFANT DE SABLE* ET LA *NUIT SACREE* DE TAHAR BEN JELLOUN

Owuamanam Uchechi Julia

School of General Studies

Federal University of Technology, Owerri

Résumé

La sociocritique est une méthode d'analyse des textes littéraires, qui s'attarde sur l'univers social. Un mot créé par Claude Duchet, l'un des pères fondateurs de la notion en 1971, il nous permet de mettre en relief l'adéquation entre les effets littéraires et le contexte social, aussi elle fait de la socialité des textes son centre d'intérêt, autrement dit est une étude utilisée pour lire et comprendre l'œuvre littéraire, qui exige de faire un voyage entre le texte et le contexte sur le quel évolue pour distinguer entre l'univers du papier qui est le texte et l'univers social qui est la réalité sociale. Dans cette étude, nous voulons analyser *L'enfant de sable* et *La nuit Sacrée*, deux œuvres de Tahar Ben Jelloun, un écrivain maghrébine francophone a base de cette théorie.

Mots clés : sociocritique, univers social, réalité sociale

Introduction

En terme générale, la littérature traduit la vision du monde, qui est une branche de la sociologie de la littérature. L'œuvre littéraire, en tant que produit fictionnel, représente et reflète par excellence le monde extérieur. Elle est l'endroit où l'écrivain fait transmettre sa vision du monde par rapport aux conflits idéologiques, culturels, sociaux, et politique, de la société où il vit. L'étude de cette transmission de la vision d'un auteur est appelé sociocritique.

Selon Goldmann :

Un univers construit et imaginaire que l'écrivain puis de la réalité, c'est en quelque sorte une représentation de la société produite par le social, l'idéologie et surtout l'imaginaire (16)

Autrement dit, elle est en quelque sorte une vision imaginaire construite par l'écrivain dans un univers fictionnel qui lui est propre, mais qui reflète et qui représente une conscience collective d'une société connue par lui. Duchet dit que :

La sociocritique est l'étude du discours social, mode de pensée phénomène de mentalité collective, stéréotype et présupposés, qui s'investit dans l'œuvre littéraire y compris dans l'œuvre de fiction (4).

Selon l'optique de Claude Duchet, la sociocritique préfère le travail textuel, c'est-à-dire le dedans, le langage, l'implicite et le non-dit qui contribuent à connaître l'idéologie de l'écrivain dans le milieu institutionnel, mais aussi dans son milieu socioculturel. Pour Claude Duchet, la production esthétique du texte est une pratique essentiellement sociale, Duchet met des médiations entre le littéraire et le social, ce qui participe à orienter la recherche vers la compréhension du texte qui se situe dans des représentations sociales qui lui sont contemporaines.

A l'intérieur de l'œuvre littéraire, la sociocritique veut découvrir la socialité du texte, comme aspect esthétique essentiel de la littérature et qui tente d'entendre la présence de toute une société dans le texte littéraire. A ce sujet Claude Duchet déclare :

C'est donc la spécificité esthétique même, la dimension valeur des textes, que la sociocritique s'efforce de lire, cette présence des œuvres au monde qu'elle appelle leur socialité (6).

Quant à Berbéris la sociocritique : « *vise le texte comme les lieux où se joue une certaine socialité »*(123). Autrement dit, la sociocritique considère le texte littéraire comme un véritable milieu pour effectuer

une lecture, et le texte littéraire, quant à lui ne peut pas être lu qu'à l'intérieur de son contexte socioculturel. Dans cette communication, nous ferons une étude sociocritique de *L'enfant de sable* (LES) et *La nuit Sacrée* (LNS). Ceci sera fait en analysant les thématiques développées dans les œuvres choisies

Le mensonge et la tromperie

Selon le dictionnaire Petit Robert de la langue française (2003), « *le mensonge est un nom qui vient du verbe mentir portant le sens d'une assertion sciemment contraire à la vérité, faite dans l'intention de tromper* ». Le Dictionnaire Larousse de la langue française (2008) dit que « *le mensonge c'est l'action de mentir et aussi l'affirmation contraire à la vérité* ». C'est aussi une action de se protéger d'une chose ou issue.

Le thème du mensonge et de la tromperie est développé dans les romans à travers le personnage d'Ahmed/Zhara. L'on sait que c'est son père, qui a, grâce à sa mère et la femme-sage a initié ce vice. Ahmed est une tromperie prévue par le père à l'aide de sa femme et la sage-femme pour se venger de l'injustice sociale et de l'avarice de ses frères, et pour protéger son honneur et sa fortune:

Et toi, tu grandissais dans ton habit de lumière, un petit prince, un enfant sans cette enfance misérable. Il n'était pas question de revenir en arrière et de tout dévoiler. Impossible de donner son dû à la vérité. La vérité, mon fils, ma fille, personne ne la connaîtra. (LNS, 234)

Même avant la naissance de l'enfant, le père d'Ahmed/Zhara a pris une décision de tromper les gens quoique ce soit le sexe de l'enfant. Pour lui, l'enfant doit être male, même si c'est une fille :

Son idée était simple, difficile à réaliser, a maintenir dans toutes sa force : l'enfant à naître sera un male même si c'est une fille ! C'était cela

ma décision, une détermination inébranlable, une fixation sans recours (LES, 19).

Ce grand projet visant à tromper la société ou encore à se venger par rapport le sexe de l'enfant n'était pas réaliser seul par le père d'Ahmed/Zhara. Sa mère est complice. Elle est impliquée dans cette tromperie et déception du millenium. On a su que c'est le père qui l'a forcé après l'avoir accusé et méprisé a maints reprise de son incompétence d'accoucher un male :

Il appela un soir son épouse enceinte, s'enferma avec elle dans une chambre à la terrasse et lui dit sur un ton ferme et solennel : « notre vie n'a été jusqu'à présent qu'une attente stupide, une contestation verbale de la fataliste. Notre malchance, pour ne pas dire notre malheur, ne dépend pas de nous. Tu es une femme de bien, épouse soumise, obéissante, mais au bout de ta septième fille, j'ai compris que tu portes en toi une infirmité, ton ventre ne peut concevoir d'enfant male ; il est fait de telle sorte qu'il ne donnera – à perpétuité – que des femelles (...). Alors, j'ai décidé que la huitième naissance serait une fête, la plus grande des cérémonies, une joie qui durerait sept jours et sept nuits. Tu seras une mère, une vraie mère, tu seras une princesse, car tu auras accouché d'un garçon. L'enfant que tu mettras au monde sera un male, ce sera un homme. Il s'appellera Ahmed même si c'est une fille. (LES, 20-21).

Pour convaincre sa femme de support son complot et son projet de déception, le père lui explique qu'il a tout arrangé pour que le plan réussisse :

J'ai tout arrangé, j'ai tout prévu. On fera venir Lalla Radhia, la vieille sage-femme ; elle en a pour un an ou deux, et puis je lui donnerai l'argent qu'il faut pour qu'elle garde le secret. Je lui ai déjà parlé et elle m'a même dit qu'elle avait eu cette idée. Nous sommes vite tombés d'accord. Toi, bien entendu, tu seras le puits dépendront. Cet enfant sera accueilli en homme qui va illuminer de sa présence cette maison terne, et il sera élevé selon la tradition réservée aux males, et bien sûr il gouvernera et vous protégera après ma mort (LES, 21).

Voici un secret conçu par trois personnes dans le but d'accoucher une progéniture, qui lui remplacera après sa mort « *nous serons que donc trois à partager ce secret* » (LES, 21). Pour sceller le secret, ils ont juré avec le livre sacré de musulman, le coran :

Nous allons sceller le pacte du secret : donne-moi ta main droite ; que nos doigts se croisent et portons ces deux mains unies à notre bouches, puis à notre front. Puis jurons-nous fidélité jusqu'à la mort ! Faisons à présent nos ablutions. Nous célébrerons une prière et sur le Coran ouvert nous jurerons (LES, 21).

Quand la fille est née, grâce à la sage-femme et sa femme, il a caché son sexe aux autres membres de la famille et la société. Pour lui, « *nous sommes des nous aussi embarqués dans cette histoire qui risque de nous enterrer tous dans le même cimetière car la volonté du ciel, la volonté de Dieu vont être embrassé par le mensonge* » (LES, 22). Le mensonge et la déception qui circulent autour de la naissance d'Ahmed/Zhara se poursuivent toute sa vie, sa circoncision, sa formation académique et même son mariage. On lit ceci :

Et l'enfant grandit dans une euphorie quasi quotidienne. Le père pensait à l'épreuve de la circoncision. Comment procéder ? Comment couper un prépuce imaginaire ? Comment ne pas fêter avec faste le passage à l'âge d'homme de cet enfant ? (...). Figurez-vous qu'il a présenté au coiffeur-circonciseur son fils, les jambes écartés, et que quelque chose a été effectivement coupé, que le sang a coulé, éclaboussant les cuisses de l'enfant et le visage du coiffeur. L'enfant a même pleuré et il fut comblé de cadeaux apportés par toute la famille. Rares furent ceux qui remarquèrent que le père avait un pansement autour de l'index de la main droite. Et personne ne pensa un seconde que le sang versé était celui du doigt ! Il faut dire que Hadj Ahmed était un homme puissant et déterminé (LES, 28-29)

Hadj Ahmed, le père ne lance pas un jour dans son plan de lever sa fille, qui voit comme un garçon selon les pratiques masculines. En contraste avec la situation des sœurs, Ahmed s'est réjoui de l'attention de son père puisqu'il le remplacera à la maison, au magasin et dans la société. Il est son héritier et son représentant. Sa naissance, son enfance, son éducation et tout autre chose qui le concerne, ont été des fêtes pour la famille:

Quelle joie, quel bonheur. Quand la sage-femme m'appela pour constater que la tradition avait été bien respectée, j'ai vu, je n'ai pas imaginé ou pensé, mais j'ai vu entre ses bras un garçon et pas une fille. J'étais déjà possédé par la folie. Jamais je n'ai vu en toi, sur ton corps,

les attributs féminins. L'aveuglement devait être total. Qu'importe à présent. Je garde en moi, pour l'éternité, le souvenir merveilleux de ta naissance. (LNS, 233)

La répétition du verbe « voir » met le vocable en relief et crée un contraste avec les verbes « imaginer », « penser » et « posséder » par le sens de certitude qu'il suggère: cette opposition marque l'embarquement du père dans ce jeu au point de l'aveuglement et même de la folie. A son tour, Ahmed réalise, analyse et comprend la logique de l'intrigue où il se trouve, mais au lieu de la contester, il y participe activement. De cette manière, il imite le comportement de sa mère et de ses sœurs en obéissant à son père, non parce qu'il lui a été imposé, mais par choix. Il préfère nier sa propre essence plutôt que de perdre cette possibilité d'être libre, de mener une existence plus légitime que celle de sa mère et ses sœurs. Il dit:

Le soir je m'endormais vite, car je savais que j'allais recevoir la visite de ces silhouettes que j'attendais, muni d'un fouet, n'admettant pas de les voir si épaisses et si grosses. Je les battais car je savais que je ne serais jamais comme elles; je ne pouvais pas être comme elles...C'était pour moi une dégénérescence inadmissible. (LES, 36)

Quant à sa mère, son comportement est plus compliqué. Ahmed la nie totalement. Il la néglige comme elle l'a négligé et l'a livré au père pour être son « instrument de vengeance » (LES, 153). Elle n'est plus une mère car elle a échoué à l'être. Dans le texte suivant, l'on peut déduire qu'il la blâme, et même il éprouve de la haine envers elle, Son rôle est devenu aussi peu important que celui de la servante ou bien de la mendicante. Il dit:

Quand elle ne suscitait pas en moi de la pitié, ce sentiment de honte amère ou de la colère certes silencieuse, elle ne comptait pas, c'est-à-dire elle n'existait pas. Je ne la voyais pas et j'oubliais qu'elle était ma mère. Il m'arrivait de la confondre avec Malika, la vieille servante, ou avec le fantôme d'une mendicante folle qui venait de temps en temps se réfugier chez nous, dans le vestibule, quand les enfants la pourchassaient en lui lançant des pierres et des insultes. (LNS, 262)

Il ne faut pas oublier ici qu'Ahmed a grandi comme homme, donc il pense comme homme et juge comme homme, ce qui explique son comportement non seulement à l'égard de sa mère et de ses sœurs, mais aussi à son propre égard. Il se considère supérieur à la femme, donc il n'hésite pas à l'abuser et à la torturer. Quel mensonge ! Quelle tromperie ! Dans *L'Enfant de sable*, il est décrit ainsi:

*« C'est un enfant rêveur et intelligent. Il a vite compris que la société préfère les hommes aux femmes » (42). Cette situation se voit décrite aussi *La nuit sacrée* ainsi : « Mon destin avait été détourné, mes instincts brimés, mon corps transformé, ma sexualité niée. Avais-je le choix ?(LNS, 25)*

Tout en participant à l'intrigue de son père, Ahmed n'a pas cessé de penser à son identité double a cause de mensonge déjà semé par son père. Il éprouve une certaine confusion, ou ambivalence entre deux pôles, un pôle plus favorisé que l'autre, tout en essayant de trouver un état d'équilibre entre les deux côtés: être soi-même et maintenir sa liberté. Il dit:

...je suis et je ne suis pas cette voix qui s'accommode et prend le pli de mon corps, mon visage enroulé dans le voile de cette voix, est-elle de moi ou est-ce celle du père qui l'aurait

insufflée, ou simplement déposée pendant que je dormais en me faisant du bouche à bouche ? (LES, 45)

J'ai perdu la langue de mon corps; d'ailleurs, je ne l'ai jamais possédée. Je devrais l'apprendre et commencer d'abord par parler comme une femme. Comme une femme ? Pourquoi ? suis-je un homme ? (LES, 96)

D'ailleurs, Ahmed se trouvait dans une impasse. Il est incapable de décider entre les deux pôles: une fois, il nie « cet autre » qu'il dissimule:

Aujourd'hui je cherche à me délivrer. De quoi au juste ?... De cette relation avec l'autre en moi, celui qui m'écrit et me donne l'étrange impression d'être encore de ce monde ? (LES, 111);

Et une autre fois, il l'adopte:

J'ai eu l'idée ce matin d'adopter un enfant. Une idée brève qui est tombée avec la même rapidité qu'elle est arrivée. Un enfant ? (LES, 105)

Le fait d'adopter un enfant est lié à son côté féminin, tandis que le fait de rompre avec sa féminité et de se marier avec Fatima, sa cousine, est lié à son côté masculin. Ce mariage vise à renforcer le mensonge, son apparence, et son identité sociale masculine, même si Ahmed avait d'autres raisons pour se marier avec elle, c'est-à-dire la sauver de la négligence et l'indifférence de sa famille et se venger de son oncle. En effet, l'identité féminine d'Ahmed ressemble aux désirs inconscients mis en lumière par Freud. Dans ce jeu de deux identités, le père joue le rôle du sur-moi, qui capte l'identité féminine, la voile et la dissimule consciemment de peur d'être vue et reconnue par les frères et la société. Cette identité représente le moi refoulé, mais qui

se dévoile de temps en temps dans les communications écrites, dans cet espace privé comparable aux rêves pour Freud, pour affirmer son existence, critiquer les injustices divines, sociales et économiques commises contre elle. L'on peut prendre comme exemple des interventions écrites où cette identité refoulée condamne la société: par exemple, le passage qui décrit le groupe marginal des femmes qui se trouvent en dehors de la structure sociale et qu'on a évoqué en discutant la condition de l'Assise :

Je sais, dans ce pays, une femme seule, est destinée à tous les refus. Dans une société morale, bien structurée, non seulement chacun est à sa place, mais il n'y a absolument pas de place pour celui ou celle, surtout celle qui, par volonté ou par erreur, par esprit rebelle, ou par inconscience, trahit l'ordre. Une femme seule, célibataire ou divorcée, une fille-mère, est un être exposé à tous les rejets. (LES, 154)

Nous remarquons aussi que la protagoniste veut se libérer des mensonges créés par sa famille « *La nature était paisible, je faisais mes premiers pas de femme libre. La liberté, c'était aussi simple (...) la liberté c'était cette solitude heureuse de mon corps.* » (LNS, 24). En effet, Zahra déclare qu'elle a fait tout ce qu'elle peut pour se libérer de se masquer et sa responsabilité de se devenir à sa nature :

Je voulais éviter d'être confronté un jour à cette mascarade. En enterrant mon père, j'avais pris soin de mettre sous terre, tout l'objet m'ayant servi durant cette période. » (LNS, 25)

En fin de compte, Ahmed-Zahra se débarrasse du mensonge qui a envahi sa vie dès sa naissance pour se retourner vers lui-même, pour renaître, et pour retrouver la paix:

je voudrais sortir pour naître de nouveau, naître à vingt-cinq ans, sans parents, sans famille, mais avec un prénom de femme, avec un corps de femme débarrassé à jamais de tous ces mensonges. Je ne vivrai peut-être pas longtemps. Je sais que mon destin est voué à être brutalement interrompu parce que j'ai, un peu malgré moi, joué à tromper Dieu et ses prophètes. Pas mon père dont je n'étais en fait que l'instrument, l'occasion d'une vengeance, le défi à la malédiction. (LES, 153)

L'on sait que la vérité ne peut pas être cachée pour toujours, un jour, elle parlera en haut voix. C'est ce que nous avons chez Ahmed/Zahra qui n'arrive plus à cacher sa vraie identité de femme. Et la confession de Zahra indique la recherche de la vérité:

Ma vie d'homme déguisé avait été plus qu'un péché, une négation, une erreur. Si j'avais été fille parmi les filles, mon destin aurait été peut-être violent mais pas misérable, entaché de honte, de vol et de mensonge. (LNS, 92)

Donc, le mensonge et la tromperie nient la corruption, la misère et la maltraitance dans une société et les victimes en paient très chers le jour de récompense quand la vérité sortirait. A la fin, Zahra reconnaît que c'est grâce à ses causes antécédentes appliquées avec acharnement qu'elle a enfin retrouvée goût à la vie

L'inégalité, la maltraitance et la corruption

Par la voix d'Ahmed, l'auteur témoigne de la compassion à l'égard de la femme, proteste contre les hommes qui ne cessent pas de la dédaigner et qu'il appelle les « Cousins des Bédouins » (LNS, 226);

et il refuse de reconnaître la condition de la femme, telle qu'elle est, comme légitime. Il dit:

Vous savez combien notre société est injuste avec les femmes, combien notre religion favorise l'homme, vous savez que pour vivre selon ses choix et ses désirs, il faut du pouvoir. Vous avez pris goût aux privilèges et vous avez, sans peut-être le vouloir, ignoré, méprisé vos sœurs.

(LES, 87)

Sachez, ami, que la famille telle qu'elle existe dans nos pays, avec le père tout-puissant et les femmes reléguées à la domesticité avec une parcelle d'autorité que leur laisse le mâle, la famille, je la répudie, je l'enveloppe de brume et ne la reconnais plus. (LES, 89)

L'oppression exercée par la société sur les femmes renvoie aux nombreux maux qui affligent cette même société dont Tahar Ben Jelloun nous dessine un portrait tellement sinistre. Il parle d'une société où règnent les habitudes, les mythes stériles et la religion détournée. La mère d'Ahmed, par exemple, a dû supporter plusieurs épreuves pénibles dans l'espoir de concevoir un bébé mâle et de satisfaire son mari: « *elle prend des boissons préparées par les sorcières et elle mange du couscous avec la main d'un mort* » (LES19).

Les oncles ne font appel à la religion que lorsque les lois divines servent leurs intérêts. Ils savaient qu'une famille sans héritier mâle perdrait la majorité de la fortune, donc ils se moquaient de leur frère et attendaient sa mort impatiemment pour s'emparer de l'héritage, ce qui a poussé le père à recourir au mensonge pour protéger sa fortune, sa famille de leur malice et pour être: « *...un père*

qui pourra mourir en paix en empêchant par là ses rapaces de frères de saccager sa fortune et de vous laisser dans le manque ». (LES, 22)

Le Consul en donne un exemple du Coran:

Après un silence, il cita le verset 2 de la sourate « Les Impies »: “ Ils se font un voile de leurs serments. Ils écartent les hommes des voies du salut, leurs actions sont marquées au coin de l’iniquité ». (LNS, 289)

Et Zahra les décrit:

Moi je les connais bien. J’ai eu affaire à eux avant. Ils invoquent la religion pour écraser et dominer, et moi j’invoque à présent le droit de la liberté de penser, de croire ou de ne pas croire. Cela ne regarde que ma conscience. J’ai déjà négocié ma liberté avec la nuit et ses fantômes. (LNS, 289)

Le mot de « nuit » ici suggère l’ignorance et injustice, tandis que les « fantômes » suggèrent les ignorants et les injustes représentés par les oncles. Tahar Ben Jelloun, fréquemment, a recours dans ces deux romans au même procédé qu’il a utilisé dans son roman *Moha le fou*, *Moha le sage*, c’est-à-dire de faire appel à la religion musulmane pour « dévoiler » les conditions féminines et sociales (Attafi 26).

Parmi les problèmes sociaux qui jouent les rôles les plus négatifs dans l’œuvre, l’auteur présente le problème de l’exode rural, qui apparaît comme un monstre qui introduit d’autres maux plus affreux et bouleverse la structure sociale:

Ceux qui ont été chassés des campagnes par la sécheresse et les détournements d’eau rôdent dans les villes. Ils mendient, on les rejette, on les humilie, et ils continuent à mendier. Ils arrachent ce qu’ils peuvent. (LES, 168)

Il évoque le problème des bidonvilles, ces quartiers misérables, malsains et maltraités par les responsables et causés premièrement par l'exode rural où les villageois oubliés s'entassaient et où règnent la misère, la pauvreté, la mendicité et la violence :

Je continuais ainsi ma course jusqu'à me retrouver hors de la ville, perdu dans les monticules de pierres et de têtes de veau calcinées, au milieu de ces quartiers clandestins qu'on appelle aujourd'hui bidonvilles, seul, opprimé par une odeur de charogne et conquis par une bande de gosses à moitié nus brandissant des morceaux de bois taillés en forme de fusil, jouant aux guérilleros. (LES, 191)

L'inégalité de la condition féminine est exposée aussi à travers les thèmes de la prostitution et l'étang de la « délivrance ». La prostitution apparaît dans La Nuit sacrée, lorsque l'Assise mène le consul à la maison des prostituées où il choisit une des femmes et satisfait son désir en échange d'une somme d'argent. Tahar Ben Jelloun critique cette situation où les femmes sont forcées par le manque d'argent de se transformer en prostituées, en vendant leurs corps et leur sens moral, et ensuite en meurtrières pour se débarrasser de leurs bébés illégitimes en cachette :

On interdit des livres qui parlent de la prostitution dans ce pays, mais on ne fait rien pour donner du travail à ces filles de l'exode rural, on ne touche pas non plus aux proxénètes. (LES, 145-146)

Les naissances qui résultent d'une rencontre illégitime ne sont pas reconnues socialement et sont destinées à périr noyées dans l'étang de la délivrance (nom ironique) :

On devrait prévoir à la sortie de chaque ville un étang assez profond qui recevrait le corps de ces bébés de l'erreur. On l'appellerait l'étang de la délivrance. Les mères y viendraient la nuit de préférence, ligoteraient leur progéniture autour d'une pierre qu'une main bien faisant leur offrait, et, dans un dernier sanglot, déposeraient l'enfant que des mains cachées, peut-être sous l'eau, tireraient vers le fond jusqu'à la noyade. (LES, 154-155)

En outre, l'auteur évoque le problème de la corruption, définie à plusieurs reprises dans les deux ouvrages comme « hypocrisie ». Il le compare à une maladie ou une épidémie qui paralyse le développement de la société et ruine sa santé :

Je vous dis, mes amis, que nous sommes dans une société hypocrite. Je n'ai pas besoin de préciser davantage: vous savez bien que la corruption a fait son travail et continue de dévaster lentement et irrémédiablement nos corps et nos âmes. (LES, 146)

Dans les deux romans, il y a de nombreux exemples de ce fléau: par exemple, dans *La Nuit sacrée*, l'épisode de la complicité de la prisonnière et de l'infirmière avec les sœurs de Zahra, où, après le meurtre de l'oncle, le premier personnage permet aux sœurs d'entrer en prison en cachette pour se venger de Zahra en exécutant la circoncision (LNS, 371-372), et le deuxième personnage force Zahra de « signer un papier où elle reconnaît s'être mutilée » (LNS, 374). Mais l'exemple le plus frappant est celui des « oubliés » où les

responsables de la cité emprisonnent les pauvres et les mendiants durant la visite d'un responsable étranger, les oublient jusqu'à la mort et cachent leur crime:

Un jour, ordre fut donné de nettoyer la ville, parce qu'un visiteur important, un étranger allait faire quelques pas dans les rues. Nous étions le visage sale et indésirable du pays. Il fallait effacer cette image, exiler cette population, la faire disparaître, du moins momentanément, juste durant les quelques jours de la visite de l'étranger. L'ordre fut exécuté. Rafle sur rafle. Ils nous entassèrent ici et nous oublièrent. Absolument. Nous fumes oubliés. Nous nous sommes battus entre nous. Je suis le dernier survivant, celui qui devrait disparaître parce que son témoignage est terrible. (LNS, 376)

En effet, la condition sociale s'aggrave surtout lorsque l'on refuse de reconnaître ces problèmes, on agit comme s'ils n'existent pas, on évite d'en parler. En suscitant l'étang de la délivrance, par exemple, Ahmed montre dans une de ses lettres l'hypocrisie des gens qui sont au courant des crimes de la noyade, mais qui décident de ne rien faire pour résoudre le problème :

Tout cela serait fait au vu et au su de tout le monde mais il serait indécent, il serait interdit d'en parler, voire d'évoquer le sujet et même par désillusions. La violence de mon pays est aussi dans ces yeux fermés, dans ces regards détournés, dans ces silences faits plus de résignation que d'indifférence. (LES, 155)

Donc, en examinant les deux ouvrages, l'on parvient à conclure que la condition de la femme est inséparable de la condition de la société. Leurs souffrances vont de pair. La femme se mêle à la société non seulement parce qu'elle représente la moitié de la population, mais, dans les romans de Tahar ben Jelloun, elle est son représentant et son reflet. Ben Jelloun, dans ses œuvres, prend la responsabilité de donner la parole à ceux qui n'ont pas de voix, femmes, pauvres et déshérités, de dévoiler les injustices commises contre eux et de dénoncer l'oppression qu'ils subissent.

Conclusion

Les thématiques développées par Ben Tahar Jelloun dans *L'enfant de sable* et *La nuit sacrée* ne sont loin des choses qui se passent dans la société africaine contemporaine malgré que nous vivions dans le vingt et unième siècle. L'inégalité, la maltraitance et la corruption le mensonge parmi les autres constituent les thèmes que nous avons analysés pour démontrer sa critique des maux sociaux. A travail le personnage principal Ahmed/Zhara, notre romancier a pu montrer la déception, l'acrimonie et la haine qui détruisent un père, typiquement africaine qui n'a pas de fils, un successeur.

Ouvrages cités

- Ben Jelloun Tahar, *L'enfant de sable*. Edition du seuil 1985.
.... *La nuit sacrée*. Edition du seuil 1987.
Berbérès Pierre, *Introduction aux méthodes des études littéraires*, Paris, Que Sais-je, 2006.
Chossat, M., *Ernaux, Redonnet, Bâ et Ben Jelloun. Le personnage féminin à l'aube du XXIème siècle*, New York, Peter Lang, 2002.
Claude Duchet, cité par Isabelle Tournier « le sociogramme du hasard chez Balzac » in *Discours social*. 2016. Pp. 45-51.
Dictionnaire Petit Robert de la langue française, Paris Petit Robert. 2003

Dictionnaire Larousse de la langue française. Paris, Larousse. 2008
Goldmann Lucien, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard
,1964